

Monseigneur Jean-Pierre DELVILLE

La force tranquille au service des petits

Propos recueillis par Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Évêque de Liège depuis 2013, **Jean-Pierre DELVILLE** a gardé de ses années de service à la communauté Sant'Egidio et au cœur de paroisses populaires un intérêt tout particulier pour ceux que la vie a malmenés. Si aujourd'hui, il ne parcourt plus les rues à vélomoteur pour aller à leur rencontre, il quitte volontiers son bureau pour les réalités de terrain. Il évoque pour **entrées libres** son passé scolaire, sa foi, son métier d'enseignant, mais aussi la mission de l'enseignement catholique, entre lucidité et espoir... et sans prêchirêcha.

Quel a été votre parcours scolaire ?

Mgr Jean-Pierre DELVILLE : J'ai vécu mon parcours scolaire à Awans en Hesbaye, à Saint-Joseph, une école de village assez familiale. Nous étions trois classes ensemble : 1^{re}, 2^e, 3^e d'un côté, et de la 4^e à la 6^e de l'autre. J'ai de bons souvenirs de ma scolarité à Awans, même si j'ai regretté de n'avoir que peu de copains de mon âge. J'aimais bien l'école, et j'ai eu de très bons instituteurs(-trices). J'en revois encore certain(e)s, dont une ancienne institutrice qui a plus de 80 ans.

J'ai fait mes études secondaires à Saint-Servais à Liège, en latin-grec. Là, j'ai vraiment apprécié d'avoir beaucoup de copains de mon âge (nous étions plus de trente par classe). À quelques-uns, nous prenions le train le matin pour aller en ville, ce qui changeait du village. C'était une grande bouffée d'oxygène, qui m'a fait le plus grand bien. Je sentais une véritable libération. Le collège était – et est toujours – une école très dynamique, avec des enseignants remarquables. Je me souviens particulièrement du Père TAMINIAUX en 5^e, très cultivé et bonhomme, qui racontait des histoires et faisait passer sa passion pour la littérature et l'humanisme.

Nous avons aussi un prof de grec très sévère, que nous craignons beaucoup, Monsieur RUCQUOIS, qui, avec le recul, s'est avéré un excellent professeur. Le grec que j'ai appris au collège, c'est une des choses qui me sert le plus aujourd'hui encore, pour lire les Évangiles. Il nous

l'apprenait comme une langue vivante.

J'ai aussi rencontré le Père MEEÛS, mon père spirituel, une personnalité de très haut niveau, décédé il y a quelques mois. Il a développé le mouvement du Renouveau charismatique en Belgique. En dernière année, nous avons aussi le Père Luigi LEFEBVRE, une personnalité très forte, grand connaisseur de l'histoire et de la littérature. Ces études m'ont ouvert énormément d'horizons. J'en ai gardé beaucoup de copains, que je continue à voir.

La foi était-elle présente dès le départ ? Est-ce une histoire de famille ?

Mgr JPD : La foi était importante dans ma famille. Mes parents étaient pratiquants. Mon père était ce qu'on peut appeler un converti. Sa famille n'était pas très chrétienne. Il m'a raconté un jour que quand il avait 10 ans, il avait été emmené dans une église par une personne qui le gardait en l'absence de ses parents. Il était complètement désorienté, et il a fait la « prière » suivante : « *Seigneur, si Tu existes, explique-moi un jour ce qui se passe ici !* » (Rires) Par la suite, il a approfondi les choses et il a fait des pas personnels. C'est vrai que ça m'a influencé.

J'ai été acolyte dans mon village, et j'aimais bien ça. J'aimais la participation à la liturgie. J'ai aussi fréquenté un mouvement de jeunesse, qui s'appelle aujourd'hui le MEJ (Mouvement eucharistique des jeunes).

Au collège, j'ai découvert la foi de manière plus personnelle grâce au Père MEEÛS et aux équipes Notre-Dame (groupes de

réflexion et de prière) auxquelles je m'étais affilié. Ma foi a grandi dans ce cadre. J'ai senti l'appel à être prêtre vers 16 ans. En rhéto, j'en ai parlé à mes parents. Ils n'ont pas essayé de me faire changer d'avis, mais ils m'ont conseillé de faire d'abord d'autres études et de voir ensuite si ma vocation était toujours là.

J'ai alors opté pour l'histoire à l'Université de Liège. Là aussi, j'ai eu de très bons professeurs, comme Léon-Ernest HALKIN, grand résistant, pionnier en matière de dialogue interreligieux, Paul GERIN, Jean-Pierre MASSAUT, qui travaillaient beaucoup la question de l'Église aux 16^e et 17^e siècles. J'ai eu une formation très forte en histoire de l'Église au cours de mon cursus universitaire. J'ai vécu ma foi et mes relations sociales de manière très libre comme étudiant, et je me suis engagé dans la paroisse universitaire de Liège. C'est à la fin de mes études d'histoire que j'ai décidé d'entamer le séminaire.

Vous a-t-il apporté ce que vous en attendiez ?

Mgr JPD : Oui, vraiment ! Quand j'ai commencé le séminaire, j'ai été envoyé à Louvain pour faire la philosophie au niveau universitaire. Je peux dire que ça a été la plus belle année de ma vie ! J'avais trouvé ma voie, et j'étais comme un poisson dans l'eau. Et là aussi, j'ai eu des enseignants de très haut niveau : le professeur Jean LADRIÈRE pour les rapports entre science et philosophie, le professeur Georges VAN RIET pour l'épistémologie, et le professeur Claude TROISFONTAINES pour l'anthropologie, etc.

Pour la théologie, j'ai été envoyé à Rome. C'était une grande découverte, un autre pays, une autre culture, une ouverture internationale. J'ai étudié la théologie à l'Université grégorienne, puis j'ai fait une licence en sciences bibliques. J'y ai aussi découvert la Communauté Sant'Egidio. Je sentais la limite de mon engagement



L'Évangile n'est pas le domaine réservé des curés, ni même des chrétiens !

spirituel dans le cadre du collègue belge de Rome. Je voulais quelque chose de plus large, de plus social, plus ancré dans la vie réelle, le service des pauvres, l'amitié avec les gens dans les quartiers populaires... Je me suis notamment occupé du service aux personnes âgées à domicile. J'ai acheté un vélomoteur pour pouvoir me déplacer facilement dans Rome. J'ai fait une grande découverte, encore fondamentale pour ma vie aujourd'hui : celle de la vie communautaire, de l'entraide. C'est ça qui a motivé mon pas définitif vers le sacerdoce.

Quand commencez-vous véritablement votre métier de prêtre ?

Mgr JPD : J'ai été ordonné prêtre en 1980 à Liège. J'ai demandé à être envoyé dans un quartier populaire, et j'ai été nommé vicaire à Sainte-Foy, paroisse au nord de Liège, socialement défavorisée. Mon curé m'a dit : « *Tu fais ce que tu veux, je m'occupe du reste !* » Quelle belle confiance ! (*Rires*) J'ai ensuite été envoyé à Saint-Martin, toujours à Liège, où l'équipe paroissiale était très engagée au niveau social. Nous avons mis sur pied *Le Baratin*, un bar accueillant des personnes isolées et tenu par des gens de la paroisse les après-midis. Ça m'a beaucoup apporté de travailler

dans ce quartier très multiculturel.

J'ai ensuite été nommé professeur au séminaire à Liège, et vicaire dominical à Saint-Jacques. Mon ministère a été plus orienté vers l'aspect enseignement. J'ai donné le cours de théologie fondamentale, qui m'a passionné. On m'a également rapidement confié des cours d'histoire de l'Église, toujours à Liège.

En 1993, j'ai été envoyé à Louvain-la-Neuve. J'avais commencé une thèse de doctorat, à laquelle je travaillais dès que j'avais du temps. Je suis devenu président du Séminaire Saint-Paul. En 1996, j'ai défendu ma thèse sur l'histoire de l'interprétation de la parabole des ouvriers de la onzième heure, en ciblant le 16^e siècle. J'ai ensuite donné des cours de suppléance, puis j'ai été nommé professeur d'histoire à l'UCL en 2002. Cela m'a passionné ! J'ai alors démissionné de ma charge de porte-parole de la Conférence épiscopale, fonction que j'exerçais depuis 1996. Et le jour où Mgr Aloys JOUSTEN a accédé à l'éméritat, mon nom a été retenu pour le remplacer, en 2013.

Quel genre d'enseignant étiez-vous ?

Mgr JPD : Pour moi, l'enseignement doit être vivant avant tout ! J'essaie de raconter

des choses, d'être branché sur du concret, d'exprimer clairement la structure de ma pensée et de faire passer un sens. En tant que professeur d'histoire, vous devez avoir une certaine neutralité, présenter les événements de la manière la plus objective possible, avec rigueur, mais il faut aussi chercher les causes et les interprétations des événements et en montrer ce qui est significatif. J'ai beaucoup étudié, par exemple, l'implication des chrétiens dans la société pour la défense des pauvres et la promotion de la justice, comme l'Abbé Antoine POTTIER, cet homme du 19^e siècle qui est pratiquement l'inventeur des syndicats chrétiens et du concept de justice sociale, avec son application concrète qu'était la démocratie chrétienne.

J'ai aussi donné, à l'UCL, un cours de sciences religieuses aux étudiants de sciences économiques et de communication. Ce cours est obligatoire à l'UCL. J'avais donc affaire à un public à priori pas du tout intéressé, ni particulièrement chrétien. J'essayais de donner là un cours ciblé sur l'Évangile, en sept séances de 2h. Je choisisais chaque fois un passage de l'Évangile. La première heure, j'en proposais une approche objective (historique,

rhétorique, linguistique). La deuxième heure était consacrée à une approche subjective, une interprétation personnelle de ce texte dans le cadre actuel. Mon objectif était de montrer aux étudiants qu'un texte biblique peut, à la fois, être un objet d'étude rigoureux et scientifique et une source de sens que chacun peut construire dans le cadre où il vit. Je suggérais aux étudiants de faire de même pour l'examen : choisir un texte non vu au cours et donner eux-mêmes une interprétation en choisissant les éléments de méthodologie que j'avais utilisés.

J'ai eu beaucoup de répondant positif à ce type de cours. Ça permettait à des gens de toutes convictions de lire un texte d'évangile tranquillement, parfois pour la première fois, sans devoir se dire chrétien, sans aprioris, comme un texte historique, de le décortiquer pour voir ce qui est dit, et pour ceux qui en avaient envie, de construire une interprétation personnelle, pas nécessairement chrétienne, à partir de leur propre sensibilité, et donc quelque chose d'intéressant au niveau du sens. Ça m'a beaucoup plu, parce que je trouve que ça répondait aux besoins des étudiants.

Dans vos relations avec les étudiants, étiez-vous particulièrement attentif à leur ressenti ?

Mgr JPD : Pour moi, c'était important de prendre en compte la personne, parce que je considère que l'étudiant est un adulte, et donc qu'il a une capacité de réflexion et une richesse personnelles qu'il peut développer. Je faisais attention à ce que l'examen ne soit pas une répétition de la matière vue au cours, mais un moment de construction, de créativité personnelles. Je pense que la foi, c'est une rencontre personnelle avec Jésus-Christ, avec le langage de la Bible, avec le message de l'Évangile, et chacun refait cette alchimie de façon propre. Qui plus est, elle évolue durant toute la vie, parce qu'on découvre de nouvelles facettes progressivement.

Je voulais mettre cet aspect en valeur et montrer que l'Évangile n'est pas le domaine réservé des curés, ni même des chrétiens. Et j'ai eu la joie d'entendre de temps en temps des réflexions très intéressantes. Je me souviens particulièrement d'un étudiant musulman qui m'a dit, mieux que je ne l'aurais dit moi-même : « *M'enfin Monsieur, l'Évangile n'est pas réservé aux chrétiens, c'est aussi pour nous les musulmans !* » Ces textes ne sont

pas la propriété privée d'une religion. Dans leur diffusion, dans la rencontre entre les cultures et les religions, on se rend compte de plus en plus qu'un texte d'une autre religion que la nôtre peut avoir quelque chose à nous dire.

Comment voyez-vous la mission de l'école catholique aujourd'hui ? Quels sont les défis qu'elle doit relever ?

Mgr JPD : Je crois qu'il y a tout d'abord la mission comme école tout court. Les chrétiens, depuis l'époque de Jésus-Christ, ont considéré que l'éducation était vraiment quelque chose de fondamental. Jésus a eu douze élèves. On dit « disciples », mais c'est un mot savant pour dire « élèves ». Ça veut dire que l'être humain doit être formé. S'il n'y a pas de formation, vous n'êtes pas un être humain à part entière. Si, comme enfant, vous ne bénéficiez pas de la formation primitive, c'est-à-dire le langage que vous apprenez de vos parents, l'amour que vous recevez de votre entourage, vous ne pourrez jamais vous développer comme un être humain autonome. Vous allez être handicapé à vie, et finalement mourir.

L'être humain, pour vivre, a besoin d'une éducation. C'est très curieux, il n'a pas simplement besoin de nourriture, de vêtements, de choses matérielles pour grandir. S'il n'a pas d'éducation, il est tout simplement voué à la mort. L'éducation est fondamentale dans le développement de l'être humain, mais elle est aussi fondamentale dans le développement éthique et moral de l'être humain. Celui-ci est capable de violence, de faire le mal, il peut être beaucoup plus mauvais que les animaux. Il peut anéantir son semblable sans raison objective. L'être humain est confronté au problème du mal, de la violence, de la concurrence : l'éducation morale et religieuse va lui donner une capacité de maîtriser cette tendance à la violence, cette tentation du mal. Elle va lui donner une orientation qui mette son énergie au service du bien.

Je crois que c'est fondamental dans l'éducation, ce qui veut dire qu'elle n'est pas simplement intellectuelle, mais aussi éthique. Et moi, comme chrétien, je pense que cette éthique a une base religieuse, qu'elle a un absolu comme base, et cet absolu, c'est Dieu qui nous en parle, et Jésus-Christ est son interprète. C'est le message divin de Jésus qui est pour nous, en quelque sorte, la référence. Selon moi,

il n'y a pas de christianisme sans éducation, sans école. C'est une constante depuis l'époque de Jésus-Christ, et ça continue aujourd'hui. Les chrétiens vont toujours être motivés pour enseigner, pas nécessairement pour enseigner la religion, mais enseigner, parce qu'ils considèrent que l'éducation humaine est fondamentale. Pour moi, l'école chrétienne, c'est consubstantiel au christianisme.

L'école actuelle est en constante évolution. On a un public bien plus pluraliste qu'autrefois, mais il faut savoir que pas mal d'écoles chrétiennes dans le monde, même d'origine ancienne, n'avaient pas nécessairement que des chrétiens comme élèves. Les grandes écoles d'enseignement secondaire en Égypte, ce sont des écoles catholiques, mais la plupart des élèves, depuis toujours, sont des musulmans. Ça veut dire qu'on a une certaine tradition d'un public pluraliste, même s'il est vrai que le phénomène s'amplifie aujourd'hui. Je crois qu'il y a alors une double exigence : celle de la qualité de l'enseignement et de l'éducation, et celle d'un sens à donner et d'un témoignage à rendre par rapport à l'inspiration chrétienne.

Lors de mes visites pastorales du diocèse, dans toutes les écoles où je vais, je suis constamment en admiration devant l'engagement des directions, des professeurs, des élèves que je rencontre. Il y a une qualité et une rigueur très grandes dans l'encadrement, la gestion, la pédagogie. L'école est un outil par nature plus exigeant que d'autres organisations. Quand je vois que plus de la moitié des élèves sont inscrits dans des écoles libres, y compris au diocèse de Liège dans des lieux très peu pratiquants, je me dis que c'est impressionnant comme témoignage de service à la société, pour une éducation de valeur qui comprend une éducation fondamentale à l'éthique et qui donne des pistes de sens, notamment dans son cours de religion.

Chaque école s'inscrit dans une tradition particulière, un message qui s'est incarné dans des personnes...

Mgr JPD : C'est très frappant de voir que même dans les écoles où les congrégations religieuses ne sont plus présentes, elles restent une source d'inspiration pour la direction et les enseignants actuels. Ce n'est pas parce qu'on a un nom de saint qu'on va être tous saints, ou même tous

chrétiens, mais ça veut dire qu'il y a vraiment une recherche par rapport à une certaine référence d'identité chrétienne et évangélique. Il y a aussi des traditions d'enseignement dans les écoles. C'est une grande richesse. Bien sûr, il faut se renouveler, mais en même temps, on peut se transmettre de bonnes pistes.

Dans la région de Seraing, les écoles libres ont fondé une association qui apporte aux directions un soutien juridique et administratif. Cela permet notamment de regrouper tous les dossiers des enseignants qui ne sont pas encore nommés, et qui risqueraient de voir leur horaire éparpillé dans plusieurs écoles. Cette dynamique d'initiative locale, dans une région défavorisée du point de vue social et chrétien, a permis la création d'un outil qui a donné aux directions des écoles fondamentales une force qu'elles n'auraient pas si chacune était laissée à son propre sort. Cela les rend performantes, alors qu'elles sont peut-être un peu plus fragiles qu'ailleurs. L'inspiration chrétienne est importante : on se soutient les uns les autres, on a un message à faire passer, et on n'a pas envie qu'il disparaisse et soit noyé dans les problèmes administratifs. Il y a de belles initiatives qui montrent la conscientisation qu'on a de la valeur de l'enseignement qu'on veut dispenser.

Vous êtes l'évêque référendaire pour le SeGEC¹. Qu'est-ce que cela implique, selon vous ?

Mgr JPD : Pour moi, cela implique justement ce que l'on vient de dire à l'instant : une valorisation de l'inspiration chrétienne de l'enseignement, mais aussi de sa dimension professionnelle et qualitative. Comme évêque, je suis attentif à tout ce qui peut se faire pour la qualité de l'enseignement donné dans le réseau libre. Je me tiens et suis tenu au courant des rencontres qui ont lieu. Je n'ai pas à influencer en direct, puisque les directions et le SeGEC sont indépendants des évêques.

Il ne s'agit ni de surveiller ce qui se passe, ni de donner des coups de crosse...

Mgr JPD : Ce sont plutôt des sources d'inspiration à valoriser plus que des coups de crosse à donner, certainement ! (Rires) C'est suivre l'enseignement dans son développement pédagogique et au niveau de sa qualité. Et donner des sources d'inspiration relatives à sa valeur chrétienne. Par exemple, j'ai fait passer à

l'Assemblée générale du SeGEC un document très intéressant publié par le Saint-Siège sur la diversité des cultures dans les écoles catholiques, à partir duquel on a eu une discussion. Une réflexion mondiale s'est faite sur ce sujet. Il ne faut pas croire que ce n'est que dans la petite Belgique qu'on s'y intéresse ! Comment gérons-nous cette diversité des cultures et des religions dans notre école catholique ? La question du cours de religion en tant que tel est du ressort de Mgr Guy HARPIGNY, responsable des relations entre l'Église et l'État. Mais il est vrai que je me suis beaucoup investi pour rappeler la valeur du cours de religion, ne pas lâcher le principe de ce cours, et faire comprendre ce principe au chrétien lambda.

Il court des idées contradictoires sur le cours de religion. Les uns vous disent : « *Les élèves n'ont plus aucun enseignement religieux. Sous couvert de religion, on ne fait que de la discussion, de la morale et des sciences sociales.* » Et les autres s'exclament : « *Pourquoi donne-t-on encore des cours de religion catholique dans les écoles, c'est du bourrage de crâne ! On pourrait se contenter de faire de la philo et de l'histoire des religions !* » Entre les deux extrêmes, je crois qu'il faut faire comprendre ce qu'est un cours de religion dans le cadre d'un enseignement, y compris pluraliste. Il est important de savoir que c'est un cours qui, à la fois, donne une matière et implique de manière personnelle l'étudiant dans une relation de dialogue avec ses condisciples et avec les enseignants. La dimension chrétienne est proposée, étudiée et discutée.

L'objectif n'est pas de convertir les personnes ou de les obliger à expliciter leur foi personnelle, mais d'abord d'argumenter et de valoriser la cohérence de la foi ou d'autres positions, en laissant ensuite l'étudiant décider lui-même de sa propre foi. Il y a là un apport très important dans le monde d'aujourd'hui qui est aussi, par définition, un apport citoyen. Il apporte énormément dans la construction du jeune, parce que si on ne lui propose pas un idéal d'absolu et que tout est relativisé, le jeune s'éteint, ou il va trouver son idéal dans un radicalisme complètement dévoyé. C'est important de proposer une radicalité dans l'amour, et pas une radicalité dans la violence.

On vous voit beaucoup sur le terrain : journée de l'enseignement à encadrement différencié à Banneux,

écoles de devoirs de Liège, journée de la CIRI², etc. Considérez-vous que cela fasse partie de votre mission d'aller au contact des réalités de terrain ?

Mgr JPD : Ah oui, c'est vraiment fondamental ! Jésus était constamment sur le terrain ! Il était plus dans les rues que dans les synagogues. C'est vrai qu'on doit étudier des choses dans son bureau et se donner le temps de la réflexion, c'est vrai que c'est important de recevoir les gens et de les écouter personnellement entre quatre murs pour comprendre, c'est vrai qu'il y a des réunions où on doit être présent parce qu'elles sont décisionnelles ou tout simplement instructives, mais en même temps, on ne peut pas être absent du terrain concret. C'est pour ça que j'ai voulu suivre cette vieille tradition de visite pastorale du diocèse, doyenné par doyenné, à raison d'une semaine par mois.

Sur le terrain, je rencontre toujours les réalités autrement que ce que je m'étais imaginé. Et on trouve aussi, en rencontrant les gens, des solutions qu'on n'aurait pas trouvées seul dans son bureau. On découvre aussi l'état des églises. Certaines sont en super état, d'autres sont très dégradées. C'est important de s'en rendre compte *de visu*. Mais il y a aussi « l'effet » qu'une visite de l'évêque produit. Quand je suis sur le terrain, les gens se sentent encouragés. Ils se disent : « *Si l'évêque se déplace, c'est bien la preuve que ce que je fais, ce n'est pas de la crotte de bique !* (Rires) *Même si mon organisation est petite, l'évêque s'y intéresse, il était là avec ses collaborateurs.* » Ceux-ci sont souvent plus spécialistes que moi dans les matières concernées. Ils peuvent constater ce qui se passe et donner des conseils avisés.

Ce qui m'a beaucoup frappé sur le terrain, c'est que quand je démarre dans un doyenné, on réunit des gens qui ont le même engagement, par exemple tous les catéchistes, ou tous les responsables de fabriques d'église, ou tous ceux qui s'occupent des actions Saint-Vincent de Paul. C'est pour eux l'occasion de se rencontrer, d'échanger des idées, de faire des projets, de se conforter et de s'encourager mutuellement. On fait un tour de table pour que chacun explique sa situation, on constate certains soucis et on trouve des solutions ensemble. ■

1. Secrétariat général de l'enseignement catholique

2. Commission interdiocésaine pour les relations avec l'Islam